

Le rosier

Éric Noël

Volume 11, numéro 1, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5852ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Noël, É. (1996). Le rosier. *Brèves littéraires*, 11(1), 23–27.

ERIC NOËL

Le rosier

Il était bien pâle le soleil lorsqu'il grimpa sur le toit des maisons; comme s'il avait voulu, une fois au sommet, se confondre avec la blancheur excessive du ciel hivernal.

De son balcon, un petit garçon tentait de suivre sa piste, mais le grand borgne céleste n'avait enfoncé aucun de ses rayons dans la neige et, sans trace, l'enfant ne le trouva pas.

Plus tôt ce matin, il s'était assis aux côtés de la solitude et il bavarda longuement avec elle puis, avec l'arrivée du jour, son ombre l'avait rejoint. Elle s'était étendue dans les marches, devant lui, mais elle ne lui parla pas et il ne voulut rien lui dire non plus, de peur peut-être qu'elle ne parte encore cette nuit et qu'elle n'aille trahir tous ses secrets. Il resta donc longtemps immobile, dans la gêne de cette étrangère difforme.

* * *

Voilà deux heures que ses parents s'étaient levés, il était bientôt midi. Ils discutaient maintenant et l'enfant répétait, en les plaçant doucement dans de petites bulles blanches, chacun des mots qu'ils échangeaient. Lorsqu'ils se turent, il se mit à nouveau à la recherche du soleil. Il ne le vit pas. Peut-être s'était-il caché dans l'une des maisons, mais par là il n'y avait que de longs glaçons qui poussaient sous les gouttières.

«Bonjour», dit-il. Mais ils n'entendaient rien. Il quitta son balcon et alla les voir de plus près.

«Bonjour !» Il s'adressait au plus gros de tous, qui ne lui répondit pas. D'ailleurs, ils ne parlaient pas beaucoup, ces glaçons. Certains étaient même muets ou sourds, mais il ne le savait pas. Il baissa alors la tête et donna un coup de pied contre le mur de briques et s'assit aussitôt dans la neige.

Elle était froide cette neige lorsqu'elle fondait sur ses genoux, mais elle était tellement douce. Parfois, des flocons venaient l'embrasser sur ses grosses joues de feu. Cela lui faisait plaisir et il en parlait avec son glaçon et lui aussi, peu à peu, allait même jusqu'à laisser tomber quelques mots gelés sur ses pommettes. L'enfant souriait et les petites gouttes ne cessaient plus de se balancer d'un bout à l'autre de ses lèvres. Quand il se leva ensuite, il se tourna vers lui, il lui dit son nom, l'arracha puis commença à le sucer.

Le soir s'amenait lentement, l'homme et la femme chantaient maintenant, en même temps.

L'enfant retourna sur le balcon pour mieux les entendre et fredonna à peu près le même air. Il avait couché son glaçon à côté de lui et bientôt les dernières lueurs du soleil devaient venir s'y réfugier, comme un baiser sur la joue d'une jeune fille. Quelques instants plus tard, les chants s'arrêtèrent.

Le garçon se tut également. Il remit le suçon dans sa bouche. Le jour, de plus en plus obscur, en fit autant avec les étoiles.

Il n'y eut plus de son. La neige et le silence pesaient sur la maison comme un lourd couvercle sur une bière. Le glaçon était terriblement froid et seul le mutisme de la lune faisait encore écho au calme de la nuit.

La mauvaise ombre, elle, se faisait enterrer dans le noir. Ensuite, plus rien.

Enfin l'homme sortit, immense sur le ridicule balcon. Son large manteau faisait battre ses ailes vampiriques dans le pas de l'aquilon nébuleux. Il transportait dans son bec un odorant bouquet d'alcool qui embaumait déjà ce qu'il y avait d'humain dans sa voix. Lorsqu'il vit l'enfant, il se

pencha tout près de lui et lui joua dans les cheveux avec ses longs ongles maladroits.

L'enfant ne bougea pas, ni ne le regarda. L'homme se redressa lentement. Il le fixait comme il aurait fixé une bête à ses pieds. Il eut mal au cœur, grogna puis lui donna une lourde claque derrière la tête avant de lui jeter, dans un rire rauque, de puants postillons sur le visage.

Le garçon poussa un petit cri. L'homme riait toujours et, s'en allant, ivre mort, dans les jambettes répétées du vent, il disparut à l'horizon, telle une grinçante girouette dans un tableau de nuit.

Sur son balcon, l'enfant était à nouveau seul. Il retira le glaçon de sa bouche. Sa tête était coupée et du sang jaillissait de son cou. Avec ses doigts, il le caressa un moment puis, brusquement, entra dans la maison. Il scruta la cuisine et déposa le morceau de glace sur le sol, aux côtés de sa mère endormie. À peine plus clairs que le sang, ses cheveux coulaient sur son visage. Ils étaient comme de longs fils dorés qu'une araignée astrale aurait semés sur un crépuscule automnal.

Le petit garçon la regarda, elle était là et elle dormait. Lui aussi avait sommeil.

Il se coucha près d'elle et lui lécha le visage, les joues, les yeux, la bouche... Il se blottit contre son corps encore très chaud, glissa son cou dans un de ses bras et s'endormit avec elle. Un sourire liquéfié apparut sur ses lèvres.

Quelques minutes plus tard, le glaçon n'était plus sur le plancher de la cuisine qu'un large pétale de rose dans un jardin de poussière.